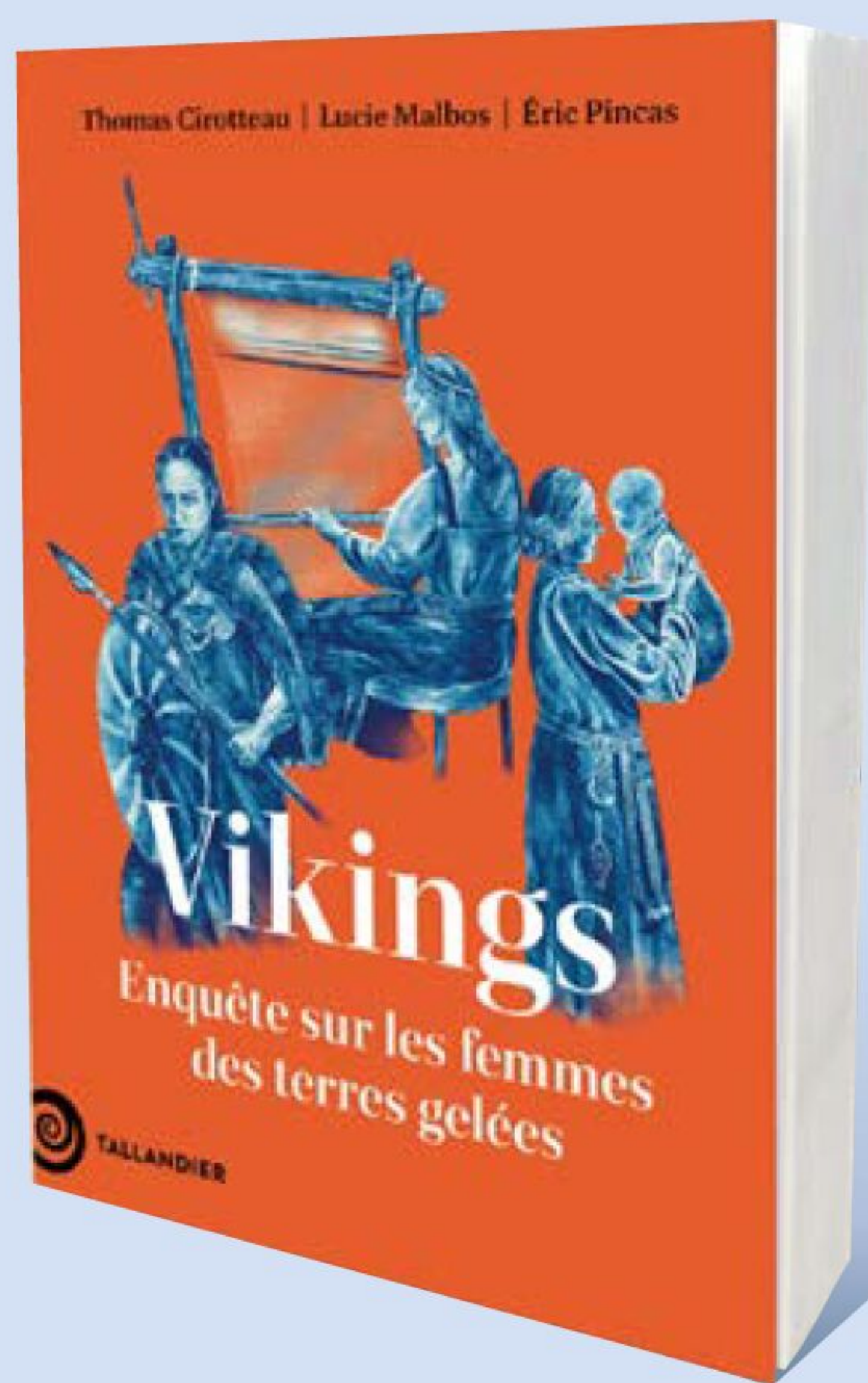




Les grandes oubliées de l'univers viking

Au confluent de l'archéologie et de l'histoire, cet ouvrage nous plonge dans le monde, encore mal connu, des femmes des hommes du Nord.



Les Vikings ont aujourd'hui le vent en poupe. Ivar le Désossé, Éric à la Hache sanglante ou Harald à la Dent bleue n'étaient naguère connus que des seuls spécialistes; depuis une quinzaine d'années, ils ont conquis la culture populaire. Les femmes du Grand Nord restent en revanche plus discrètes. De *La Walkyrie* de Wagner au personnage de Lagertha dans la série *Vikings* (2013-2020), on retient surtout les figures de guerrières païennes. Une Suédoise nommée Estrid Sigfastdotter, négociante et chrétienne, ne mériterait-elle pas notre intérêt? Pour rendre leur juste place aux femmes des VIII^e-XI^e siècles, l'enquête lancée par Thomas Ciotteau et Éric Pincas dans un documentaire diffusé sur France 5 en mars dernier est ici prolongée avec l'historienne Lucie Malbos qui était l'une des deux conseillères scientifiques du film. Le premier mérite de ce travail est de rappeler

que la société viking était extrêmement patriarcale. Les principales décisions politiques venaient des chefs. En matière judiciaire, l'assemblée du *thing* était celle des hommes libres, où les femmes ne pouvaient pas faire entendre leur voix. Nos principales sources véhiculent d'ailleurs un regard masculin: dans les sagas comme sur les pierres runiques, les femmes sont avant tout représentées comme mères, épouses ou veuves. Et sur les 250 noms de poètes connus pour la Scandinavie ancienne, seuls quatre sont féminins.

Maîtresse du foyer

Certes, le chroniqueur danois Saxo Grammaticus (v. 1150/1160-1220) et l'Islandais Snorri Sturluson (1179-1241) mentionnent à l'occasion des femmes puissantes ou combattantes. Mais à leurs yeux, il s'agit de personnages extraordinaires: de telles Amazones appartiennent à un passé quelque peu mythique. Pour entrer dans l'ordinaire

THIS WORK IS LICENSED UNDER A CREATIVE COMMONS ATTRIBUTION 4.0 INTERNATIONAL LICENSE.



Trésors Une clé et deux pendentifs en argent, l'un évoque une femme enceinte, peut-être la déesse Freya, l'autre une croix. Suède (X^e s.).

des existences vécues, une modeste sépulture retrouvée dans le village islandais de Seydisfjörður a servi de fil conducteur aux trois auteurs. La défunte inhumée en cet endroit avait pris la mer pour trouver richesse et vie meilleure; s'embarquer pour une aventure profitable, telle est la définition même du mot «viking». Cette pionnière devint l'une des premières colonisatrices de l'Islande et s'imposa comme *húsfreyja*,

«maîtresse de la maison», un personnage respecté de la société scandinave. La pierre à feu qu'elle a emportée dans la tombe montre qu'elle était chargée d'allumer et d'entretenir le foyer domestique, cœur de la vie dans les frimas du Nord. Cette inconnue a également été enterrée avec la clé du coffre familial: sans doute dirigeait-elle les finances de sa maison, ainsi que la domesticité. Loin de l'image romantique d'un

égalitarisme scandinave, la société viking connaît des hiérarchies strictes. Le destin d'une femme peut être de naître esclave ou de le devenir au hasard d'un raid; sa condition sera alors misérable, même si l'esclavage recouvre des réalités diverses, depuis la main-d'œuvre agricole jusqu'aux esclaves sexuelles.

Dans ce monde âpre, la maternité arrive très tôt. La mère et le bébé ne sont pas certains de survivre. Et le monde scandinave pratique l'abandon des nouveau-nés, davantage les filles que les garçons semble-t-il. Certaines femmes voyagent, y compris pendant leur grossesse. Elles accompagnent des expéditions commerciales en Ukraine ou des bandes parties conquérir l'Angleterre. Une poignée d'entre elles ont participé à la découverte de l'Amérique: leur présence est mentionnée dans les *Sagas du Vinland* (Terre-Neuve, que les Vikings appellent «la Terre des vignes»). Là, Freydis, fille d'Eric le Rouge, combat les Amérindiens.

La toile du destin

Toutes ces aventurières ne sont pas forcément des Scandinaves, car beaucoup de Vikings naissent d'une mère étrangère. L'enquête génétique montre ainsi que les Islandais ont plus d'ancêtres dans les îles Britanniques qu'en Norvège. Autant abandonner notre stéréotype de la grande guerrière blonde aux yeux bleus: certaines héroïnes de sagas étaient probablement petites et rousses! La *húsfreyja* jouait-elle

un rôle central dans la vie religieuse? Le panthéon scandinave est rempli de déesses puissantes comme Frigg, Idunn ou la bien nommée Freyja, la «maîtresse». Certaines voyantes semblent avoir eu une influence immense, jusqu'à conseiller les rois. Trois déesses, les Nornes, tissent la toile du destin. La dame de Seydisfjörður a emporté dans sa tombe des ciseaux de couturière. Ce modeste outil rappelle que pour une voile de 20 m², il faut 600 jours pour préparer la laine et 385 jours pour filer les 154 km de fil nécessaires. En somme, les bateaux menés par les hommes sont propulsés par la force de travail des femmes.

Thomas Ciroteau, Lucie Malbos et Éric Pincas insistent enfin sur une autre grande aventure de l'époque viking, celle de la christianisation. Loin d'être les tenantes acharnées d'un paganisme qui aurait donné la part belle aux divinités guerrières, les femmes ont vite compris tout ce qu'elles avaient à gagner dans une religion où la Mère de Dieu constituait une figure de paix, de puissance et d'intercession. Au croisement de l'archéologie et de l'histoire, jamais aussi glaciale que l'environnement qu'elle décrit, cette belle enquête invite à se plonger dans l'existence grandiose ou tragique des grandes oubliées de l'épopée viking. 

BRUNO DUMÉZIL

Vikings. Enquête sur les femmes des terres gelées, de Thomas Ciroteau, Lucie Malbos et Éric Pincas (Tallandier, 240 p., 20,90 €).

Les petites plumes françaises du nazisme



Les « années noires » furent aussi celles où l'encre faisait partie des armes de l'occupant. L'auteur décortique les mécanismes de contrôle exercés par les Allemands sur la presse française entre 1940 et 1944. Apport important de l'ouvrage, il démontre que les Allemands s'appuient sur une profession tiraillée entre patriotisme et survie, mais aussi

fracturée par des rancœurs et des ambitions contrariées nées durant l'entre-deux-guerres. En nos temps étranges, l'ouvrage offre ainsi une réflexion précieuse sur les mécanismes de l'influence idéologique et les limites de la liberté de la presse en temps de guerre. STÉFAN SPIVAK

La France allemande et ses journaux (1940-1944), de Pierre-Marie Dioudonnat (Les Belles Lettres, 790 p., 45 €).

Des affiches nommées désir

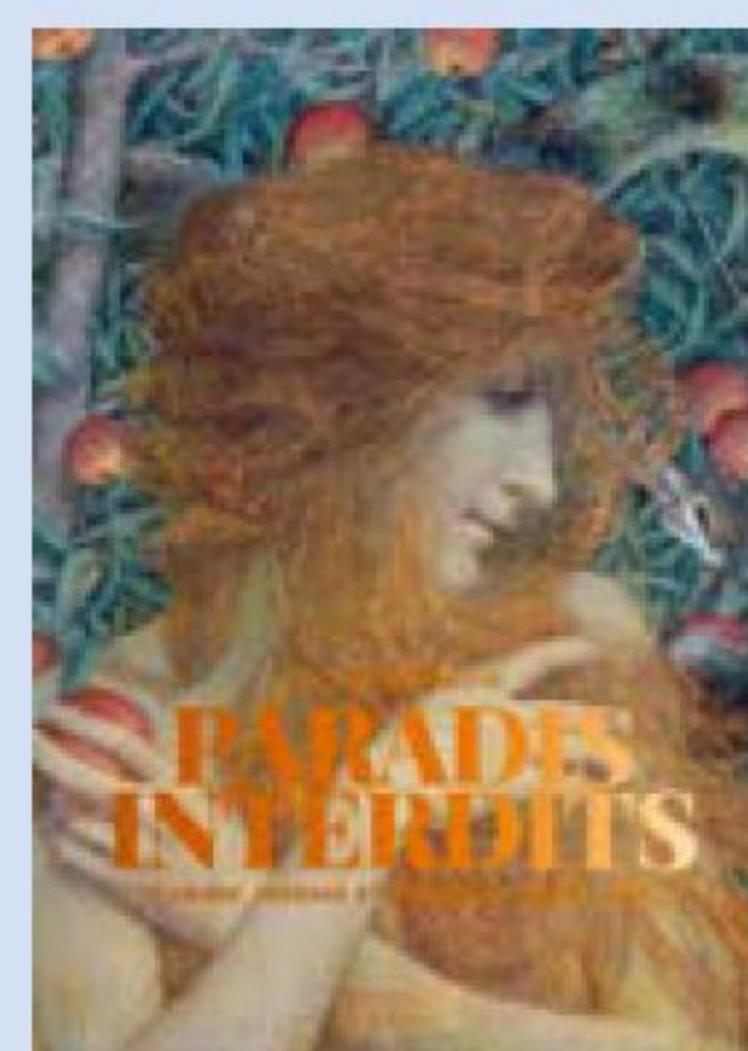


À l'heure d'Internet et des bandes-annonces visibles en ligne, que reste-t-il du pouvoir de l'affiche? Sans doute la même attraction qui pousse le spectateur dans les salles obscures... Celle d'une fascination pour l'image, qui fabrique des icônes sensuelles et distille le frisson d'un film fantastique. Dominique Besson,

expert de l'affiche de cinéma ancienne, invite le lecteur, avec cette impressionnante réédition en grand format, à une immersion graphique et nostalgique au travers de plus de 200 affiches emblématiques, du cinéma muet aux blockbusters du troisième millénaire. MATHILDE SAMBRE

Affiches de cinéma, de Dominique Besson, préface de George Lucas (Citadelles & Mazenod, 216 p., 77 €).

Toutes les palettes des vices et plaisirs

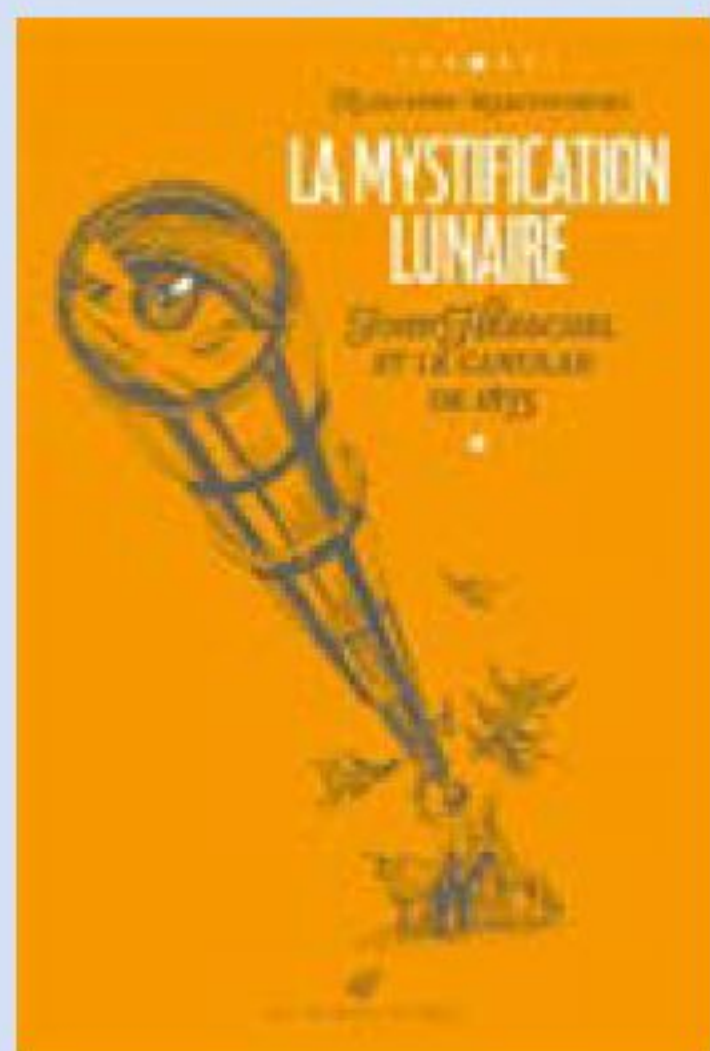


Y a-t-il une vie avant la mort? Pour répondre à cette insupportable question, les humains ont souvent plongé dans une triade extatique: «luxure, ivresse et débauche». Ce sous-titre de l'ouvrage donne le ton, une exploration des excès représentés dans l'histoire de l'art. Du voyeurisme biblique aux vénus callipyges, des

bordeetjes du Siècle d'or aux hallucinations de la «fée verte», voici, superbement illustré, un séduisant et parfois désespérant tableau des passions humaines. S. S.

Paradis interdits, de Claudio Pescio (Citadelles & Mazenod, 270 p., 59 €).

Une première « fake news » sidérale



En 1835, les journaux de New York relatent une fantastique nouvelle : grâce à un énorme télescope, l'éminent astronome John Herschel, basé en Afrique du Sud, a pu observer de la

vie sur la Lune – en particulier des humanoïdes dotés d'ailes de chauve-souris. C'est le canular d'un journaliste, mais avant qu'Herschel puisse réagir, l'histoire fait le tour du monde et suscite un engouement extraordinaire. Si, aux États-Unis, un pasteur projette d'acheter des bibles pour convertir les « Lunariens », en France, l'affaire nourrit plutôt le vaudeville. Dans un essai divertissant et bien illustré, l'auteur présente les multiples facettes de cette supercherie. LAURENT VISSIÈRE

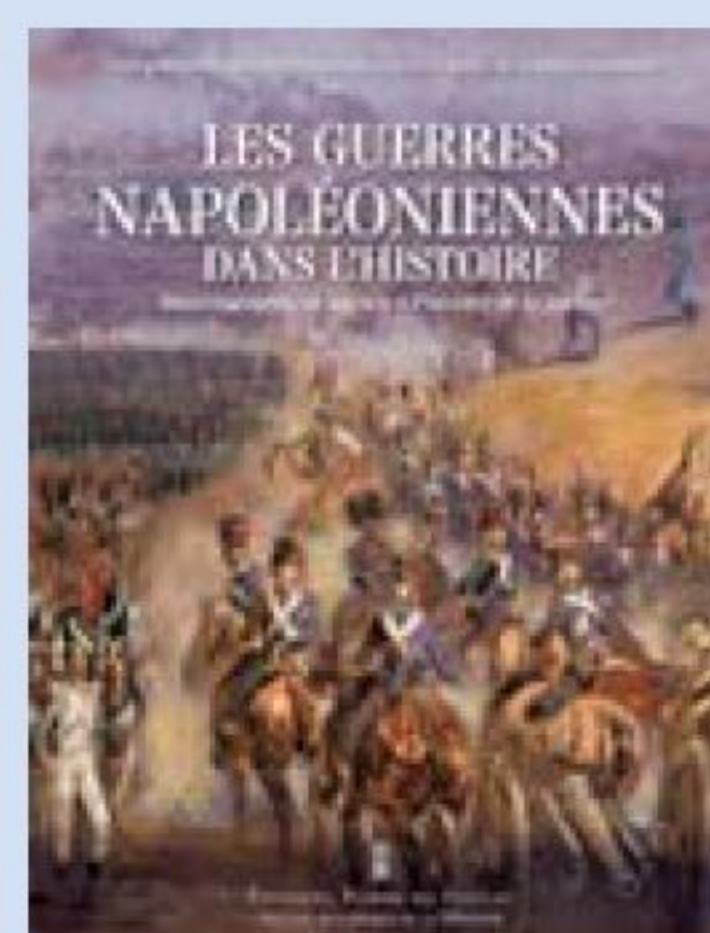
La Mystification lunaire. John Herschel et le canular de 1835, d'Alexandre Marcinkowski (Les Belles Lettres, 240 p., 19,90 €).

Sources et historiographie de la stratégie napoléonienne : une évolution certaine

Ce volume n'est pas un énième livre sur les campagnes de Napoléon, mais présente une réflexion sur la manière dont elles sont étudiées depuis deux siècles. À une histoire racontée du point de vue des généraux et des grandes opérations – la fameuse « histoire-bataille » – ont succédé des recherches qui élargissent le propos tantôt par le bas (la population, le soldat, l'expérience des exécutants), tantôt par le haut (l'économie, la culture, la géopolitique). Un excellent panorama des nouvelles

tendances de l'historiographie.

THIERRY SARMANT



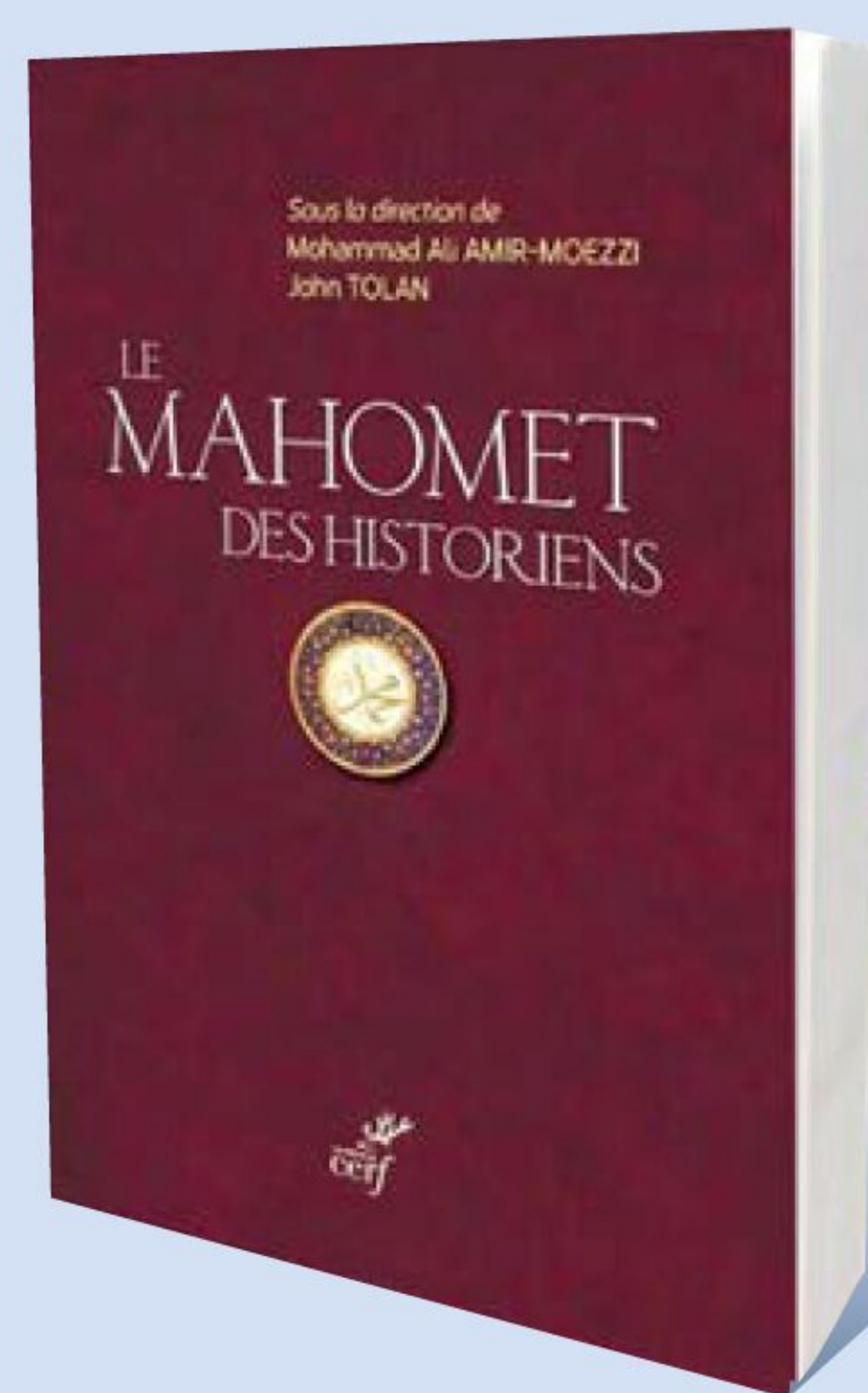
Les Guerres napoléoniennes dans l'histoire. Historiographie et apports à l'histoire de la guerre, sous la direction de Michel Roucaud, Hervé Drévilon et François Houdecek (éditions Pierre de Taillac-Service historique de la défense-Fondation Napoléon, 352 p. 29,90 €).

Qui était vraiment le Prophète ?

Un collectif de chercheurs a passé au crible l'ensemble des sources pour s'approcher au plus près de la vérité du personnage de Mahomet, à l'image si mouvante selon les époques et les lieux.

Cinq années après *Le Coran des historiens*, les éditions du Cerf font paraître cette somme qui en offre le prolongement. Dans le précédent volume, les auteurs avaient établi que le Coran, dans sa forme canonique, avait été mis au point plusieurs dizaines d'années après la mort de Mahomet, peut-être à la fin du VII^e siècle, et qu'il ne reflète pas directement sa prédication. Ils concluent ici qu'il en va de même de la biographie traditionnelle de Mahomet, la *sîra*, postérieure de plus d'un siècle à sa mort. Si

l'historicité du personnage n'est pas en cause, ce que l'on sait de sûr à son sujet tient en quelques lignes ; le reste est une reconstruction, rédigée dans le cadre d'un empire en expansion. Les biographes musulmans du Prophète tendent à meubler sa vie d'épisodes surnaturels : enfant, il est visité par des anges ; plus tard, il fait des miracles ; une nuit, il monte au Ciel depuis Jérusalem et s'entretient avec Dieu. On peut supposer que ceci intervient dans un contexte de concurrence avec la figure du Christ, à un moment où l'islam a



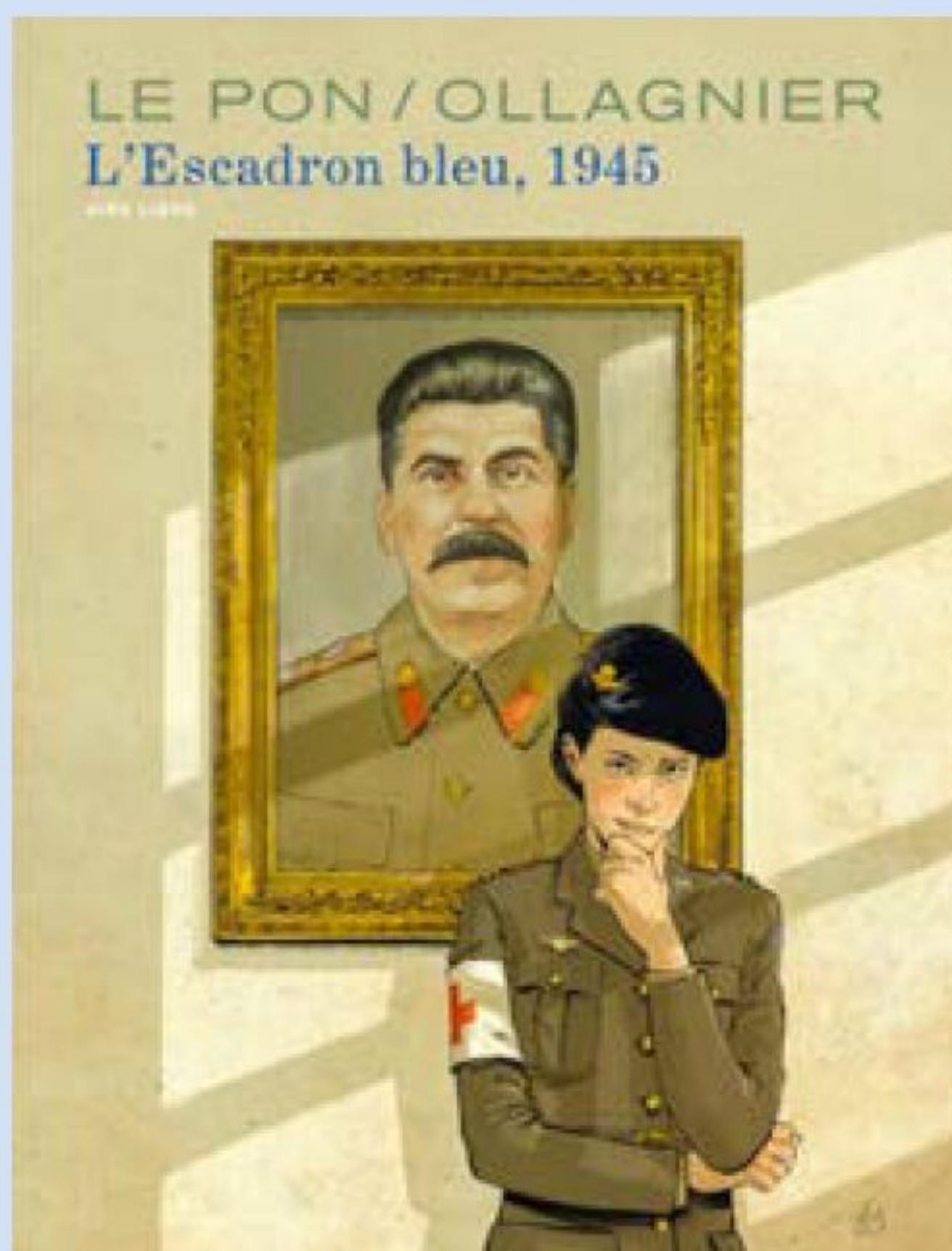
conquis une grande partie des anciens territoires de l'Empire byzantin.

Par la suite, l'image de Mahomet ne cesse d'évoluer selon les lieux et les époques. Elle n'est pas identique dans le sunnisme et dans le chiisme ; elle est envisagée différemment suivant que l'on est en

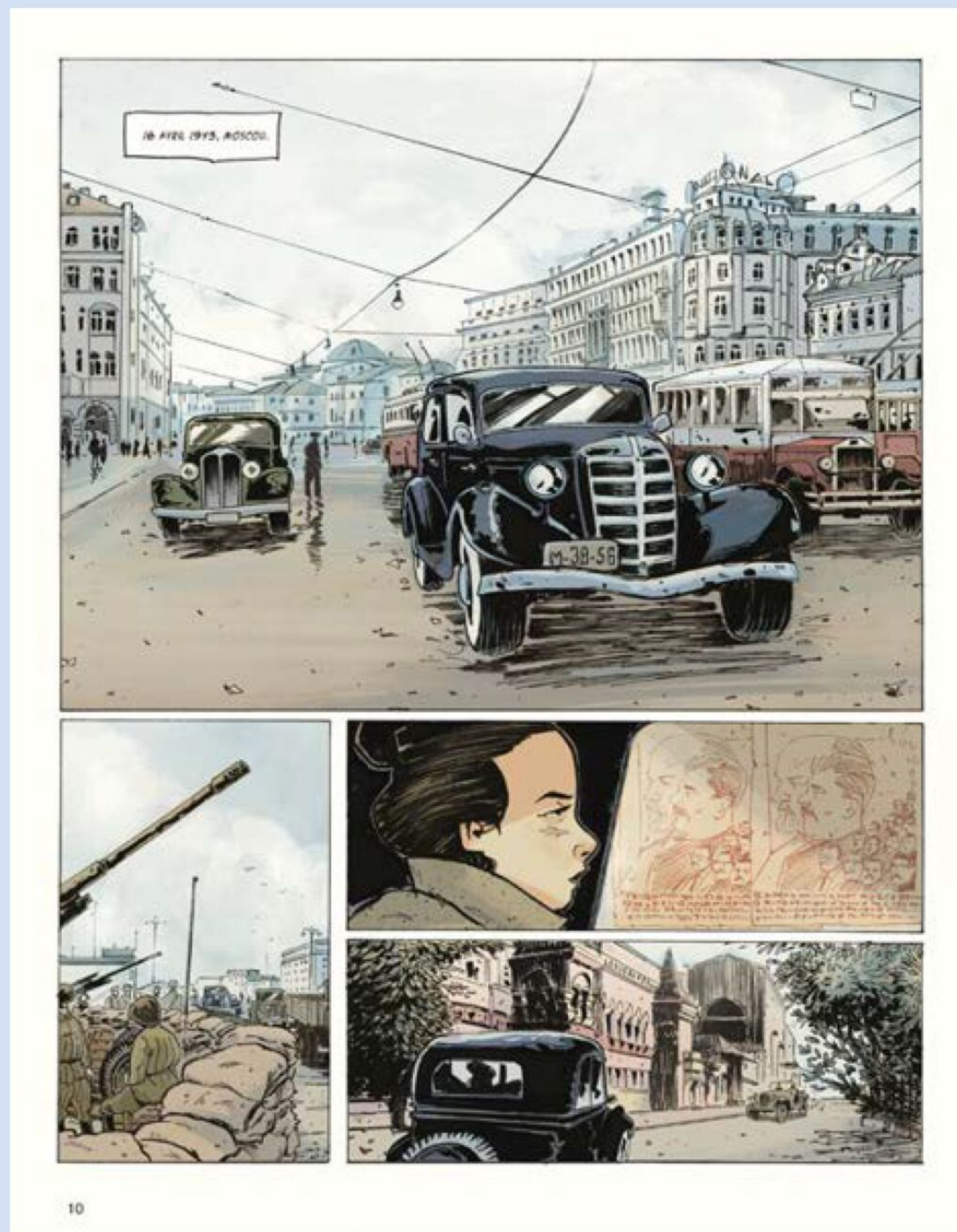
Afrique, en Inde ou en Indonésie, dans le monde iranien ou dans le monde turc. L'Europe chrétienne s'intéresse aussi à Mahomet depuis bientôt dix siècles et lui confère une multitude de visages contradictoires : prophète inspiré, conquérant sanguinaire, malade victime d'épilepsie, fanatique religieux, ambitieux imposteur, réformateur social, voire révolutionnaire prémarxiste. Au XX^e siècle, ces lectures occidentales affrontent l'image traditionnelle d'un Prophète présenté comme un modèle absolu à imiter par le croyant. Une enquête critique d'une extraordinaire richesse, de l'Antiquité tardive à nos jours. **T. S.**
Le Mahomet des historiens, sous la direction de Mohammad Ali Amir-Moezzi et de John Tolan (éditions du Cerf, 2186 p., 59 €).

Héroïnes en bleu

En 1945, des ambulancières de la Croix-Rouge française sont envoyées en Allemagne et en Pologne pour rapatrier les prisonniers et déportés hexagonaux. Une mission périlleuse menée par des femmes d'exception.



Au printemps 1945, alors que la guerre n'est même pas finie, le gouvernement provisoire s'attelle à la tâche immense de rapatrier les centaines de milliers de Français, dispersés, emprisonnés ou déportés par les nazis. On crée, sous l'égide de la Croix-Rouge, des groupes mobiles d'ambulances, presque exclusivement composés de femmes. Sans aucune protection, elles parcourent les routes allemandes dans le sillage des armées alliées, et certaines d'entre elles entrent à Dachau avec la 42^e division d'infanterie américaine (25 avril 1945). Il leur faut déjà bien du courage. Mais elles ne s'arrêtent pas là et découvrent aussi ce qui se passe en Pologne – un pays dévasté une première fois par les Allemands et une seconde par les Russes. Sur son passage, «la glorieuse et invincible Armée rouge» n'a



rien épargné et a systématiquement violé toutes les femmes – y compris les bonnes sœurs et les fillettes. Un véritable voyage au bout de la nuit pour ces jeunes Françaises idéalistes... Avec beaucoup d'humanité, l'album relate l'histoire largement méconnue, mais bien réelle, de cet «escadron bleu» (la couleur étant celle de leur uniforme). L'héroïne principale en est Madeleine Pauliac, une pédiatre et ancienne résistante qui

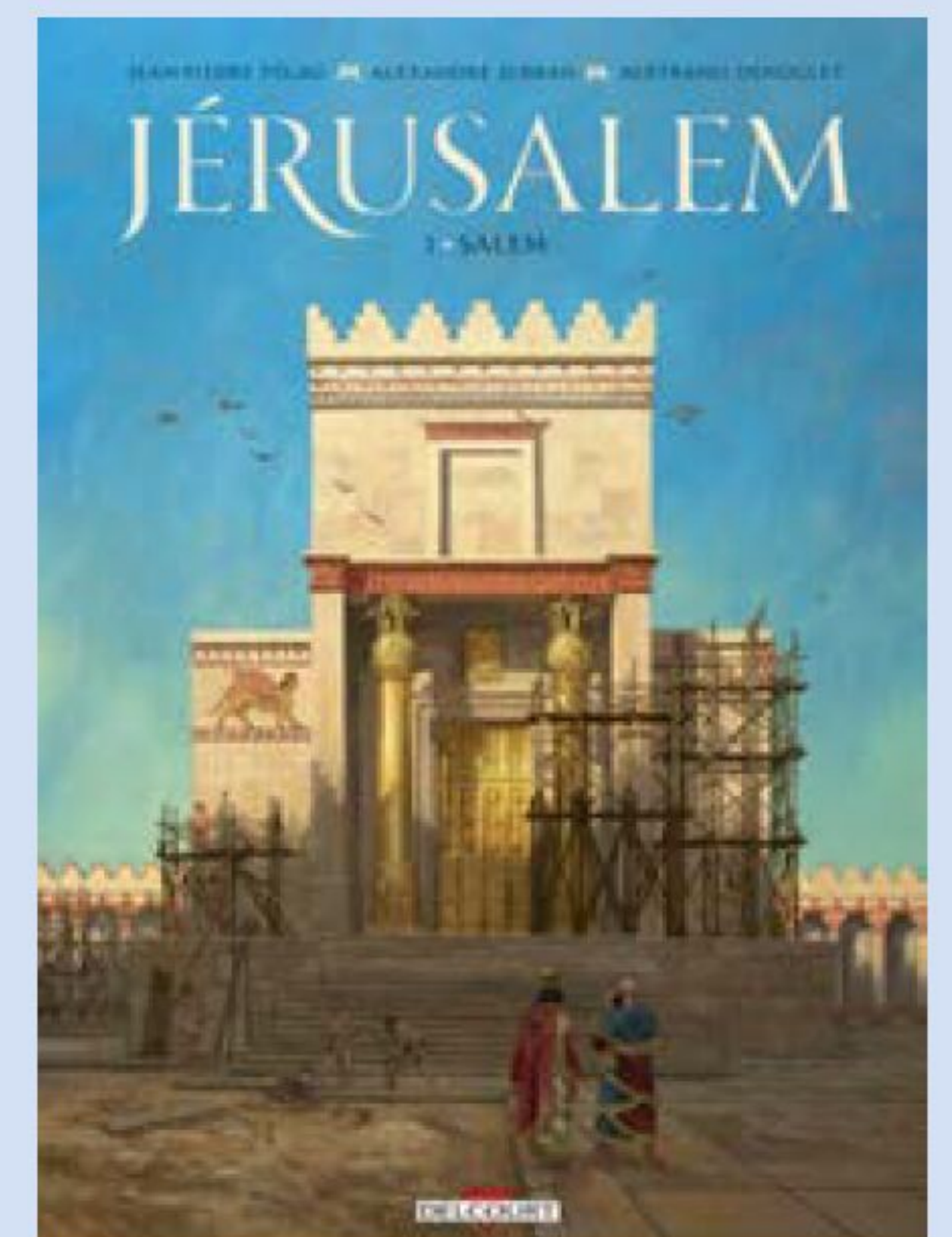
semble n'avoir peur de rien. Elle tient tête aux officiers soviétiques, qui répugnent à collaborer avec des Français dans un pays qu'ils tiennent pour conquis (l'ombre de la guerre froide se profile déjà...). Elle meurt, en Pologne, dans un accident de voiture assez suspect, en février 1946. L'album constitue un magnifique hommage à sa mémoire. **L. v.** **L'Escadron bleu, 1945**, de Virginie Ollagnier et Yan Le Pon (Dupuis, 152 p., 25 €).

À l'aube de la Cité de David

Le point de départ de ce volume : la conquête de Jérusalem par David vers l'an 1000 avant notre ère. Il en fait sa capitale, et y installe bientôt l'arche d'alliance. Tout s'enchaîne ensuite au fil des années, la ville devient riche et puissante sous la férule de Salomon, Roboam, Joas... Sa puissance est symbolisée par le mythique temple de Salomon, dont les salles sont revêtues de bois de cèdre et d'or. Si la ville brille de mille feux, elle est aussi un gobelet d'or emplie de scorpions et l'objet de luttes internes souvent sanglantes ; de convoitises aussi : les voisins, Égyptiens et autres, n'hésitent pas à intervenir. Scènes, dialogues et dessins emportent le lecteur. Ce premier volume d'une série prometteuse se termine avec l'arrivée au pouvoir d'Ézéchias. Deux autres suivront.

DENIS LEFEBVRE

Jérusalem (t. I : « Salem »), de Jean-Pierre Pécau, Alexandre Jubran et Bertrand Denoulet (Delcourt, 72 p., 16,50 €).



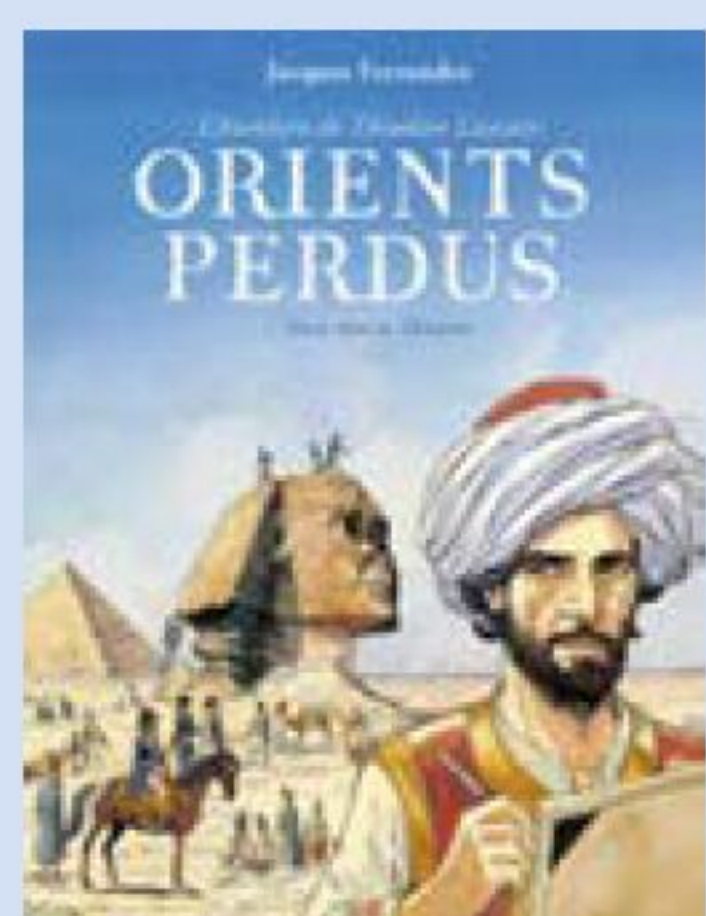
En voiture, Simone !



Mon premier est passionné de voitures anciennes et un grand illustrateur. Mon second est historien et spécialiste de l'industrie automobile. Mon troisième est commentateur en sports mécaniques, scénariste de BD et auteur de 80 albums. Mon tout constitue une formidable histoire de l'automobile, remarquablement illustrée, et qui explique comment on est passé en 150 ans de quelques milliers de voitures dans le monde à plus de 1,5 milliard. GÉRARD DE CORTANZE.

L'Incroyable Histoire de l'automobile, de Christophe Merlin, Jean-Louis Loubet, Laurent-Frédéric Bollée (Les Arènes BD, 394 p., 32 €).

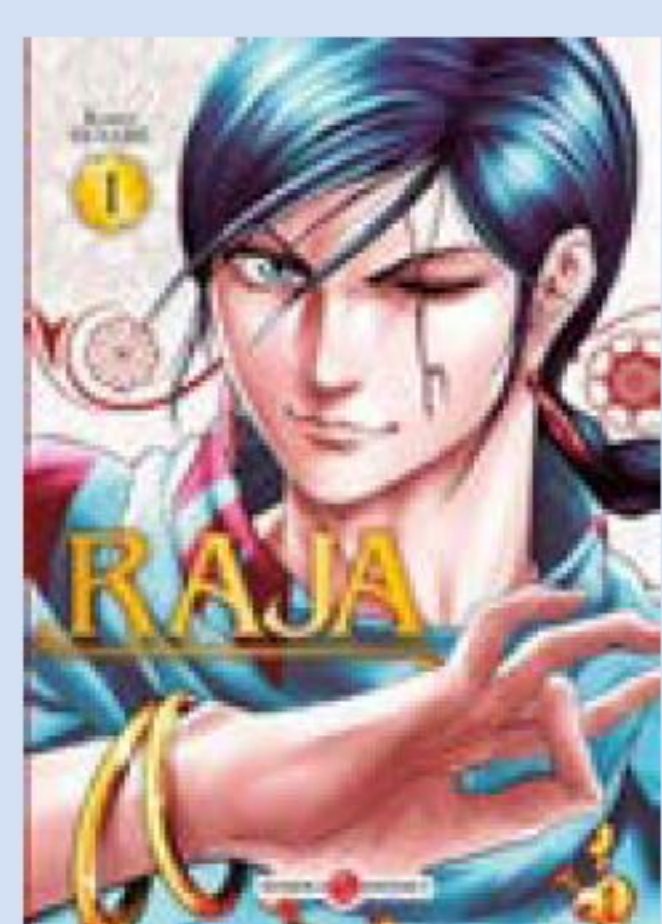
Méditerranée onirique



Théodore Lascaris mène une vie d'artiste à Nice. L'arrivée des troupes révolutionnaires, en 1792, le pousse à fuir à Malte. Mais quelques années plus tard débarque l'armée de Bonaparte en route pour l'Égypte. Lascaris décide alors de suivre le général pour cet Orient qui le fait rêver. La biographie romancée

de Lascaris (personnage réel, mais bien oublié) offre l'occasion à Ferrandez de dépeindre cette Méditerranée de la fin du XVIII^e siècle, onirique et violente. Ces nouveaux *Carnets d'Orient* sont d'une beauté à couper le souffle ! L. V. **Orients perdus. L'Aventure de Théodore Lascaris** (t. I : « Nice, Malte, l'Égypte »), de Jacques Ferrandez (Daniel Maghen, 160 p., 23 €).

À la conquête du sous-continent



Antiquité, Moyen Âge, Seconde Guerre mondiale, western... Si le genre historique est prolifique dans le domaine du manga, il reste toutefois une civilisation qui, sauf dans le classique *Bouddha* (1972-1984) d'Osamu Tezuka, a été trop peu abordée : celle de l'Inde ancienne. Voilà qui est rectifié avec

cette mini-série en trois tomes contant l'unification des « seize grands royaumes » au IV^e siècle avant notre ère, née de l'alliance entre le conquérant Chandragupta Maurya et l'ambitieux stratège Kautilya, le « Machiavel indien ». Combinant à merveille fiction et historicité dans un style graphique dynamique et maîtrisé, ce premier volume de *Raja* relate les origines des protagonistes et leur rencontre détonante. Vivement la suite ! YOHANN THIBAUDAULT **Raja** (t. I), de Kouta Inami (Doki Doki Bamboo, 208 p., 7,95 €).

Ma maman au Viêt Nam

En 1954, dans une Indochine qui s'effondre, une journaliste téméraire vient en aide à des enfants et part en quête de sa mère disparue...

Dans ce quatrième album qui semble clore la série, Juliette de Saint-Éloi (« Mademoiselle J ») est devenue le grand reporter qu'elle avait toujours voulu être. Elle couvre les grands moments du monde (comme la proclamation de la République populaire de Chine en 1949 ou le passage de Brigitte Bardot à Cannes en 1953), et transforme ses reportages en livres qui se vendent bien. C'est au cours d'une signature qu'une étrange bonne sœur vietnamienne prend contact avec elle. Poursuivie par des agents communistes, elle doit à tout prix faire passer des documents essentiels à sa congrégation, et Mademoiselle J se retrouve ainsi impliquée dans ce qui ressemble à un roman d'espionnage. Nous sommes au printemps 1954, et la guerre d'Indochine vient de s'achever : le Viêt Nam doit être partagé entre le Nord communiste et un Sud plus ou moins démocratique. La partition entraîne des transferts de population et la France a décidé notamment de prendre en charge les innombrables enfants

issus des relations entre ses soldats et des femmes indigènes (les congais). Mais on se désintéresse du sort des enfants des légionnaires. Les religieuses ont cependant entrepris de soustraire ces malheureux aux griffes des communistes et rallient à leur cause Mademoiselle J. D'autant que celle-ci apprend que sa mère, qui serait morte à sa naissance, vivrait toujours quelque part au Tonkin... Dans un album plein de sensibilité, on découvre l'incroyable périple de deux femmes – parties sauver des enfants dans un pays ravagé et rempli de personnages fantasques. Les tintinophiles apprécieront la vieille sœur, qui perd la tête et vaticine, amusant clin d'œil aux lamas de *Tintin au Tibet*. L. V.

Mademoiselle J. (t. IV : « Le bonheur de dire Maman »), de Laurent Verron et Yves Sente (Dupuis, 64 p., 16,95 €).

